



« Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté : il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête [...] Interrogez le diable il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. »

Voltaire. Dictionnaire philosophique

Belle ou jolie ?

Aussi fugace soit-elle, la rencontre avec la beauté est une expérience bouleversante. Les occasions sont nombreuses de nourrir avec délicatesse ce que j'appellerai « notre mémoire esthétique ». Formes, parfums, couleurs et sons, mettent nos sens à contribution. Les textes de ce blog en sont l'écho.

Parce qu'elle est indéfinissable, les tentatives de cerner la beauté, de l'expliquer ou de la mettre en équation sont nombreuses, partielles, insatisfaisantes et vaines.

Besoin spirituel, passion pour la beauté et le plaisir esthétique, je multiplie les thèmes, je stocke la beauté. En image. Peintures et sculptures : Giacometti, Zao Wouki, Modigliani, Soulages..., faune et flore : félins, loups, chouettes, oiseaux, papillons, libellules, insectes, coraux, poissons tropicaux, méduses, hippocampes, fleurs exotiques..., phénomènes naturels, vagues, volcans, objets enfin : masques, voiliers, Class J...

Et pour clore l'inventaire, une collection de portraits, portraits de femmes, d'hommes et d'enfants du monde, la plus admirable, sans doute. Une façon d'apprivoiser la Beauté dans ses déclinaisons. Beautés plastiques, beautés de l'âme, visages nus et expressifs, aimables, angéliques, délicats, délicieux, dignes, distingués, doux, élégants, émouvants, enchanteurs, ensoleillés,

étonnants, exquis, généreux, fins, fiers, gracieux, imposants, incomparables, nobles, majestueux, parfaits, poétiques, profonds, purs, riches, sacrés, pittoresques, printaniers, radieux, sereins, uniques... Pas de beauté parfaite ou absolue, pas de pureté totale, pas de sublime, de démesure, de douleur. Une beauté tranquille, qui dispense du plaisir, qui excite les émotions, qui suscite l'admiration, qui invite au voyage...

La beauté n'existerait que par la grâce d'un désir, selon Spinoza. On ne désire pas une femme parce qu'elle est belle, dit-il, une femme est belle parce qu'on la dédire. Emprunt à Lucrèce, repris par Stendhal. Et puis la fameuse théorie de la cristallisation : aiguisée par le désir, l'imagination en embellit l'objet... Difficile de ne pas entendre dans ce discours qui réduit la beauté à une hallucination excitée et excitante, l'aveu d'une détresse sexuelle.

Et puisque nous évoquons la femme, ne cherchons pas à savoir si elle est attirante parce qu'elle est belle ou belle parce qu'elle est attirante car une belle femme n'est pas désirable. Dans le sens où le beau suscite un plaisir de contemplation, une belle femme relègue un homme à une distance respectueuse, nécessaire au seul besoin qui s'impose en cet instant : le désir désintéressé d'admirer sa beauté.

Et la lecture de Kant ou de Schopenhauer n'y changera rien. Nos jugements sont en grande partie subjectifs mais un constat s'impose. Belle ou jolie ? Ange ou

démon ?Devant une belle femme, le désir de l'homme se trouve interdit, devant une jolie femme, il s'affole. Le critère ne se résume pas à une affaire de pure physionomie, à la « perfection » plastique de leurs corps respectifs, mais à ce que Kant appelle « la pudeur ». La pudeur, note-t-il, est un secret de la nature qui sait poser des limites à une de ses tendances fort impérieuses, et qui, tout en gardant en vue l'appel de celle-ci, paraît toujours se construire d'après de bonnes qualités morales, alors même qu'elle s'en écarte. Si cette notion de secret de la nature laisse perplexe, le philosophe dit là, cependant, une chose juste et bien sentie. Je pense à deux sœurs, d'une quarantaine d'années, que je croise souvent en ville, dans tel ou tel bar à la mode, durant ces soirées de dérive nocturnes. L'une, plus jolie que son aînée, est pourtant moins belle. L'aînée ne manque pas des charmes de sa cadette mais comme elle sait les voiler, toute sa personne gagne en charme. Bien qu'elle montre plus de distinction à tous égards, c'est pourtant la première qui a le plus de succès. Au fil des soirées, je la vois papillonner parmi des hommes pressés de la circonvenir, toute fière d'escamoter à leurs yeux les efforts de séduction d'autre femmes. Je reste alors dans la compagnie de sa sœur, à l'écart du bruit, m'adonnant avec elle au plaisir d'une conversation digne de ce nom, où la gravité se dégrafe un peu et se déchausse pour danser plus légèrement avec l'esprit.

Les hommes semblent préférer les jolies femmes aux belles femmes. J'en déduis qu'il entre une part de noblesse dans la beauté qui heurte la sensibilité

masculine commune. Sans doute parce que le fait d'être jolie affiche l'impudeur qui flatte cette même sensibilité. Si je devais les répartir en deux catégories « politiques », je dirais que les jolies femmes forment un parti démocratique, les belles femmes une aristocratie. Et lorsque Kant, encore lui, dit que l'enchantement de toute présence féminine « se déploie sur fond de pulsion sexuelle », il convient de se rendre à l'évidence : le fait d'être jolie requérant tous les expédients de la séduction, exerce une démagogie érotique à laquelle se refuse la beauté qui mise sur une sobriété de moyens, une simplicité vestimentaire, une délicatesse des manières.

J'ajouterai, pour reprendre l'exemple des deux sœurs, que ce qui faisait la beauté de l'aînée tenait à ce qu'elle n'était pas marquée par l'époque, qui soumet une génération à des stéréotypes de langage et de gestes. Au contraire de sa cadette, en surveillant son vocabulaire et sa gestuelle, elle montrait qu'elle n'éprouvait pas la nécessité d'appartenir à la catégorie sociale des « jeunes », et aussi, la chose est rare, qu'elle fréquentait les livres. La mode, qui ne la laissait pas indifférente, ne l'obsédait pas non plus, et quand elle lui semblait imposer le port de tenues ridicules, elle y résistait sans effort ni regret. De toute évidence - évidence qui s'imposait à tous – elle n'en avait pas besoin.

Sa jeune sœur, elle, l'observait sans réserve ni discernement, trop inquiète à l'idée que, si elle n'y sacrifiait pas, surtout avec un temps d'avance sur ses

amies, son être-au-monde s'en trouverait amoindri. Au fond de cette hantise de la coquetterie, qui fait fi de cette pudeur chère à Kant, il m'était facile de voir les mécanismes du désir mimétique à l'œuvre, lequel donne lieu à une rivalité entre femmes, gagnée bien sûr, par la joliesse.

Alors que selon l'excellente formule de Milan Kundera, « la coquetterie est une promesse de coït » faite aux hommes, l'élégance est une invitation à ce qu'ils restent à leur place. La femme coquette, comme l'indique le mot, est une cocotte. La femme élégante, comme l'indique aussi le mot, *elegans* en latin signifie « qui sait choisir avec goût », est une artiste.

Loin de moi l'idée de blâmer le goût pour la toilette et le maquillage.

« Quel est l'homme, écrit Baudelaire, qui, dans la rue, au théâtre, au bois, n'a pas joui, de la manière la plus désintéressée, d'une toilette savamment composée, et n'en a pas emporté une image inséparable de la beauté à qui elle appartenait, faisant ainsi des deux, de la femme et de la robe, une totalité indivisible ? »

De même, certaines soirées d'été, comment n'aurais-je pas pris plaisir à observer longuement, chez une jeune femme, la convenance d'une jupe ou d'une robe légère, claire ou noire, avec le hâle d'une peau gommée, huilée, parfumée, et l'agencement faussement bâclé

d'une chevelure blonde ou brune ? Simplement, en cet instant, et Baudelaire a raison, je ne remarquais pas si la belle était à la mode. Rien ne la rattachait à l'époque, son insouciant prestance se donnait à voir dans un présent simple, intemporel. Etait-elle maquillée ? Bien sûr. Rien de plus légitime. Une jeune femme qui sort la nuit pour danser ou s'amuser se prépare à être regardée, non pas sous les dehors du rôle social qu'elle joue le reste du temps, mais sous l'apparat d'une prêtresse du monde nocturne, obscur et scintillant. . En cela, comme l'écrit encore Baudelaire,

« la femme est bien dans son droit et même elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant par le maquillage à paraître magique et surnaturelle ».

Tout est affaire de mesure. Chez la jolie femme, le maquillage, joint à la toilette, vise à mettre ses appâts charnels en valeur, comme pour les offrir, – là réside essentiellement, on le sait, et de manière outrancière, l'argument de séduction de la professionnelle du plaisir. Chez la belle femme, l'élégance tient à peu de chose, à des particules de manières, à des touches d'artifice propres à lui donner cet air-de-rien si particulier.

Avec la première, les hommes s'autorisent toutes les privautés et grivoiseries, assurés qu'elles ne la choqueront pas. Avec la seconde, - à moins bien sûr qu'ils ne soient des goujats -, ils éviteront ce registre, voire s'évertueront à bien se tenir. A l'aise en présence

de la coquette pour y laisser aller leur nature, ils seront embarrassés avec la femme élégante, forcés de devoir se conformer à ce modèle de bon goût. Si le beau visage d'une femme impose à certains hommes une quelconque responsabilité, à condition qu'il daigne le remarquer et le contempler, elle n'est autre que celle de devoir se comporter en gentilshommes. Or non seulement ce devoir là les contrarie, mais d'aucuns, si mal à l'aise devant une belle femme, éprouveront à son égard une aversion semblable à celle d'un gueux à l'égard d'un homme de condition – comme si cette femme affichait une sorte de privilège inaccessible fait pour humilier ceux – ou celles – qui ne peuvent qu'y renoncer. Pour les natures masculines les plus frustrées, la beauté féminine n'est une injure à leur sensibilité que parce qu'elle semble relever d'une injustice radicale, ontologique. Cette femme, si distinguée en sa personne, ne leur appartiendra jamais puisqu'elle participe d'une essence distincte de leur propre humanité. « Elle est d'un autre monde », pensent-ils, rendant par là, d'ailleurs, de manière inconsciente, un hommage à la théorie platonicienne des Idées. Une belle femme qui surgit dans leur monde sensible est vécue comme l'irruption d'un phénomène si exotique – étrange et étranger – qu'il donne lieu à une expérience métaphysique dérangement. C'est que, en effet, pareille rencontre, tranchant sur leur habitude de la coquetterie féminine, offre à leur regard et à leur conscience la vision d'un idéal incarné, aisément perceptible mais difficilement définissable, que l'on appelle une personnalité.

Afin de jeter la suspicion sur le caractère substantiel du « moi » qui n'est, selon lui, que la forme déchue et haïssable de l'âme, Pascal écrit que l' « on n'aime jamais personne mais seulement des qualités » - autant dire les apparences d'un corps périssable unies à un esprit damnable, bref, une ombre.

Paradoxalement, le janséniste n'est pas loin de penser comme son contemporain, le jésuite Baltasar Gracián, pour qui les apparences d'un individu constituent sa « personne » même, sauf que, pour ce dernier, parmi les ombres, d'aucunes ont la vertu d'être plus remarquables que d'autres, au point d'exercer dans le théâtre social un ascendant sur leurs semblables. Pour Gracián, la question n'est pas tant d'aimer les qualités d'une personne que d'apprécier le style avec lequel cette personne sait les mettre en scène, sans la moindre afféterie, selon ce mélange de finesse, d'aisance et de tact qu'exprime le terme de « discrétion » et produit le je-ne-sais-quoi qui – dit encore le moraliste – « confère aux qualités tout leur lustre ».

Pudeur, élégance, discrétion, quel que soit le terme utilisé pour choisir le mode d'apparition d'une personnalité féminine, chacun évoque l'épiphanie d'une âme dont le ciel des Idées serait le séjour originel et qui, en raison de son émigration vers le monde sensible, aurait gardé la nostalgie de sa patrie.

Native du monde sensible, toute la personne de la jolie femme témoigne de son désir d'y participer et de s'y

inscrire. Elle y est chez elle et en jouit. Peu lui importe un arrière-monde intérieur où elle pouvait se retirer afin de s'adonner à la rêverie ou à la méditation.

Essentiellement sociable, pressée d'exhiber ses derniers achats, sa nouvelle coiffure, sa voiture toute neuve, elle est toujours de sortie, redoutant de faire la plus mauvaise rencontre, c'est-à-dire de tomber face à face avec elle-même – raison pour laquelle elle n'a pas de personnalité.



Détachée de cela même qui hante la jolie femme, la belle femme ne semble préoccupée que de souvenirs, de songes ou de divagations dont on devine une cause douloureuse, en la contemplant mais qui, en même temps, préservent son être dans une solitude salutaire. Est-ce l'épreuve d'un sinistre, d'un désastre, d'une fêlure vécue par la fillette ou l'adolescente d'autrefois ? Est-ce la vive sensation du temps qui fuit ? Quelle que soit l'origine de la tristesse qui se lit sur ses traits,

elle leur confère une distinction, une race.

Education esthétique du Septième Art. Piquante en sa prime jeunesse, Romy Schneider embellit avec l'âge : petite princesse d'opérette à dix-sept ans dans Sissi puis amante désabusée à trente ans dans La Piscine.

Décalage entre l'image à l'écran et le visage réel dans la vie : Marilyn Monroe, ravissante et joyeuse idiote dans les chefs d'œuvre de Billy Wilder, femme secrète et en détresse, hors champ, sous l'objectif des photographes de plateaux.

Mais il arrive qu'Eros lui-même écrive pour un mortel une scène de cinéma mémorable.

Un jour d'arrière saison, une inconnue, à la chevelure longue et blonde, grande, vêtue d'un pantalon clair et d'un chandail de coton bleu ciel, s'approche de moi à l'issue d'un concert. Elle voulait me dire le plaisir qu'elle avait pris à écouter Mozart. Cette confession dissimulait à peine sa grande timidité. Interloqué, déconcerté, dérouté, je bredouille quelques commentaires et l'invite à la terrasse des Trois sœurs, devant la cathédrale Saint-Jean-Baptiste. Elle accepte.

Le chemin n'est pas long et la température accueillante. Nous prenons place, au pied de la grande fontaine. Je lui tends la chaise qui fait face à l'édifice dont la construction démarra au début du XIVe siècle. Style gothique méridional, proche du roman. Je m'assois devant elle. Elle ouvre la conversation.

A ce moment, comme si ma conscience était dotée d'un objectif photographique, mon regard opère sur son visage une mise au point qui noie dans le flou le monde alentour. Tout en tâchant de rester discret, je scrute l'harmonie secrète qui relie ses traits. Tout, chez elle, s'accorde. Le timbre clair de sa voix avec une élocution aisée, sans accent. La blondeur de ses cheveux avec son hâle marin, la blancheur de son sourire avec le turquoise de ses yeux. Aucun rire ne dérange le léger voile de chagrin dont elle couvre son regard. Afficherait-elle de la joie, elle m'apparaîtrait attirante, sans doute, mais sans mystère. Une jolie femme n'a rien à cacher. Or, je suis intimidé. Je m'exclamerais presque « Vous êtes une apparition ! », comme Jean-Pierre Léaud dans Baisers volés lorsqu'il aperçoit Delphine Seyrig pour la première fois. Et puis, il y a son prénom : Françoise. Démodé, peut-être, mais il sied à sa quarantaine. Il m'évoque l'actrice de La peau douce, la romancière d'Aimez-vous Brahms, la chanteuse de Première rencontre. Françoise est un prénom atmosphérique.

Katrina fut une tempête dévastatrice. Une légère dépression, comme on en voit en octobre dans le Golfe de Lyon, pourrait s'appeler Françoise. La beauté d'une femme éclot à l'automne...